

Verdun



# NOTICE

SUR LES

## 3 NOTRE-DAME

de LIGNY-EN-BARROIS

par CH. DE COUSSIVAL



1941

IMPRIMERIE PAUL GETTLIFFE  
15, Place Nationale,  
LIGNY-EN-BARROIS

Verdun

28

1820 SP



---

---

Des personnes pieuses m'ont demandé de faire une notice sur les «trois Notre-Dame de Ligny», pour entretenir et raviver la dévotion à la Sainte Vierge si populaire depuis des siècles dans la région. Pendant mon enfance déjà bien lointaine, on aurait trouvé difficilement un foyer où l'image de Notre-Dame ne fût pas en bonne place. Après la vague d'anticléricalisme qui a failli submerger la France, je me demande s'il en est toujours ainsi.

Je me bornerai dans ce travail aux choses intéressantes et je laisserai de côté les discussions historiques et archéologiques, pour lesquelles la place et la compétence me manquent.

Un mot d'histoire pour débiter sera le bienvenu pour apprendre ou rappeler aux lecteurs les origines et les particularités de leur cité.

Ligny, ou plutôt Liney, remonte à une haute antiquité ; ce dernier vocable était seul usité jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, et il n'y a pas encore longtemps, les paysans disaient tous «j'allons à Liney». Ce mot signifie, paraît-il, «nymphes qui chantent dans les eaux». C'était d'abord une simple dépendance de Nasium; après la destruction de cette ville au IV<sup>e</sup> siècle, Ligny s'est développé assez rapidement et dès le commencement du X<sup>e</sup> siècle, possédait une église paroissiale et une collégiale la plus ancienne du diocèse de Toul. Sa prospérité excite l'envie des Comtes de Champagne, qui s'en emparent et en restent les maîtres pendant 200 ans.

En 1194, année célèbre dans l'histoire de la ville, Agnès de Champagne, dame de Ligny, par son mariage avec Renaud II, comte de Bar, lui transmet la cité avec ses dépendances, elle construit le célèbre château, l'entoure de remparts et agrandit la collégiale.

En 1262, également par un mariage, la ville passe aux Luxembourg qui en restent les maîtres pendant près de 500 ans. Quelques-uns des membres de cette illustre famille méritent une mention particulière. Guy de Luxembourg, père du Bienheureux Pierre, rendait la justice avec une impartialité qui pourrait encore servir d'exemple. Il protégeait les faibles contre les forts, et n'hésitait pas à frapper son fils Valéran devant toute sa suite, parce qu'il avait chevauché sur la lisière d'une terre ensemencée qui appartenait à l'un de ses sujets. Son petit fils Jean se déshonora malheureusement en vendant Jeanne d'Arc aux Anglais pour la somme de 10.000 livres. Louis II de Luxembourg fut l'ami de Charles VII et l'idole de la cour; il était grand chambellan du roi; il eut dans sa maison, Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Marguerite de Savoie fut la grande bienfaitrice de Ligny, mais j'aurai l'occasion d'en reparler plus tard. Le maréchal de Luxembourg, tapissier de Notre-Dame, un des plus illustres généraux de Louis XIV, est enterré à Ligny. Tous ces princes consacrèrent leur fortune à embellir la ville, et on peut dire qu'ils en firent une terre de beauté. Du haut de la Bannière on devait avoir une vue féérique sur

le château, avec sa collégiale, sa ceinture de remparts et ses tours superbes, sur la ville avec ses églises et chapelles, entourée elle aussi d'une enceinte fortifiée, sur la vallée riante bordée par des collines que les vignes couvraient d'une sombre verdure. On ne s'étonne pas que le célèbre cardinal de Richelieu, qui cependant ne devait pas être très sentimental, se soit écrié à plusieurs reprises en passant à Ligny, qu'il n'avait jamais vu un pays qui fit tant de plaisir à voir. Malheureusement le bon roi Stanislas fit tout démolir en 1746, château, tours, remparts et priva la ville de son cachet si original.

Venons-en maintenant à Notre-Dame des Vertus. La première mention qui est faite de son tableau date de 1265. Le pape Urbain IV, ancien évêque de Verdun, dut appeler à son secours Charles de France, comte d'Anjou et de Provence, frère de Saint Louis, qui se rendit en Italie et vainquit Mainfroy, un hérétique soulevé contre le pape. Cette victoire le rend maître de la Sicile. Clément IV, successeur d'Urbain IV, sacre Charles d'Anjou roi de Naples, et en témoignage de reconnaissance lui donne un tableau de la Sainte Vierge, précieux à cette époque comme œuvre d'art et déjà célèbre par de nombreux miracles. A sa mort la sainte image passe à Jeanne I<sup>er</sup>, reine de Naples, qui la donne comme témoignage de haute bienveillance à un couvent de Chartreux, situé dans l'île de Capri. En 1435, Louis IV, duc d'Anjou et comte de Provence, étant mort en Calabre, où il

guerroyait contre Jeanne II, reine de Naples, pour avoir sa succession, transmet ses biens et ses prétentions à son frère René, qui, non content de ses états d'Anjou, de Lorraine, de Bar et de Provence, veut se payer encore une couronne royale. Comme il venait d'être étrillé sérieusement en Lorraine, il envoie prudemment en Italie un observateur en la personne d'Anthoine de la Salle, écuyer et gouverneur de son neveu. Celui-ci, en revenant, est obligé de relâcher dans le port de la petite ville de Capri. Comme il n'y connaissait personne, il demande l'hospitalité au couvent des Chartreux, qui le reçoivent avec leur charité habituelle, lui montrent toutes les curiosités de la maison et spécialement leur plus cher trésor, le tableau de Notre-Dame des Vertus, devant lequel, de la Salle tombe en admiration et en grande dévotion, au point qu'il désire ardemment en devenir possesseur. Comme c'était un méridional né malin, il fait le siège des Chartreux, et les prie de lui donner le tableau, leur promettant en retour la protection pleine et entière de son maître René d'Anjou, leur futur souverain. Après bien des hésitations, les Chartreux cèdent et il emporte la précieuse image. En revenant, une tempête terrible met le navire hors de sa route et le secoue à tel point que matelots et passagers regardaient leur mort comme certaine. Anthoine prend alors Notre-Dame des Vertus, devant laquelle tout le monde se prosterne en l'invoquant. Chose admirable, aussitôt la prière terminée, la tem-

pête s'apaise et le navire peut se remettre sur la bonne route. Le vieux manuscrit qui rapporte ce fait s'exprime en ces termes : « N'eussent été les prières faites par eux tous à cette sainte relique et image de Notre-Dame, sans aucun espoir, tous eussent été périllés et morts ». De la Salle rentre en Provence et place le précieux tableau dans la chapelle de son château. Pendant ce temps-là, René d'Anjou se fait battre en Sicile, et dégoûté de la guerre rentre dans ses états pour n'en plus bouger.

Anthoine de la Salle qui devait avoir un tempérament remuant et aventureux, ne put s'accommoder de cette tranquillité ; il partit pour Ligny se mettre au service de Louis de Luxembourg, et le 2 février 1459 fit don de la sainte image à la collégiale. Immédiatement, Notre-Dame se signale par de nombreux miracles : de 1459 à 1479, on en compte 22, dont plusieurs résurrections d'enfants morts-nés. En 1544, les troupes de Charles-Quint vinrent assiéger Ligny, et le 2 juillet envahirent le château et la ville. Ce fut un vrai désastre. Un maître de camp découpe le tableau de Notre-Dame qui était placé contre un pilier, le plie en quatre, et l'emporte serré dans un livre. Il fait étape au Bouchon et couche chez Jean Lelièvre, surnommé le Prestre. Le lendemain matin, il oublie le livre qu'il avait placé sous le chevet de son lit. Quelque temps après, la servante, en mettant la chambre en ordre, le trouve ainsi que le tableau. Lelièvre s'en empare comme d'un trésor, le pend après les rideaux de son

lit, bien résolu à le garder jusqu'à sa mort. Marguerite de Savoie, femme d'Antoine de Luxembourg, revenue de captivité, se montrait désolée de la disparition de l'image de la bonne Notre-Dame, pour laquelle sa dévotion était grande. Elle la fit rechercher sans succès, quand le jour de Noël 1580, un bourgeois notable Pierre Dechevilliers lui apprit qu'elle se trouvait au Bouchon, chez un nommé Lelièvre. Dès le lendemain matin, elle envoie un messager qui la rapporte le soir même. Les chanoines, les bourgeois sont appelés pour reconnaître si c'était bien le tableau qui avait été emporté lors du siège. Tous affirmèrent que c'était bien lui. La nouvelle s'en répand bien vite, et une foule innombrable vient vénérer la sainte image, et lui faire toucher des chapelets et autres objets de dévotion «comme c'est la louable coutume des bons catholiques». On attendit, pour la remettre à la place qu'elle occupait précédemment, le jour de la Purification.

Il est évident qu'après le traitement brutal qu'il avait subi, la trace des plis est encore très visible, le tableau avait besoin d'une sérieuse restauration pour ne pas dire d'une réfection complète, ce qui explique qu'il présente actuellement les caractéristiques du style du seizième siècle. Sa puissance n'en avait pas été diminuée. On lui apporte comme précédemment les enfants morts-nés qui reprennent vie, ce qui permet de les baptiser. Il y en avait évidemment plus autrefois que maintenant, la bonne nature opératt seule; on ne connaissait

pas les moyens de l'aider. Tout le monde sait qu'un enfant né en état de mort apparente est bien perdu si, au bout d'une demi-heure de soins appropriés, il ne donne pas signe de vie. Les paysans les apportaient dans leurs hottes, de Nantois, Hévilliers, Givrauval, Nant-le-Grand, Tréveray, Bar-le-Duc, il y en a même un qui venait de Revigny, et quand après de pareils voyages, ils reprenaient vie, on est obligé de convenir que c'était bien une résurrection. Le cas le plus frappant est celui qui est commémoré par un ex-voto, placé contre le pilier de droite de la chapelle Notre-Dame, que tout le monde peut voir ; il y est question de Marie Didier, née en 1632, et qui, en 1647, c'est-à-dire 15 ans après, vivait encore.

Nous arrivons à la révolution qui fut particulièrement destructrice à Ligny. La collégiale fut démolie de fond en comble, il n'en reste pas une pierre, ainsi que l'église des Cordeliers, les chapelles Sainte-Anne, Sainte-Marguerite, Saint-Jean, de froide entrée. Les ossements des Luxembourg furent jetés dans la fosse commune. Sur l'ordre du Directoire du département, le tableau de Notre-Dame fut transféré à l'église paroissiale le 22 décembre 1790, et le curé, M. Brigeat de Lambert, fit un office solennel, auquel assistaient toute la population et la municipalité. Vint 1793 où l'on dressa l'inventaire de tous les objets religieux pour les détruire, mais deux officiers municipaux le mirent en sûreté à la mairie, caché dans un missel. En juin 1795, sur la demande

des habitants, il fut de nouveau transféré à l'église paroissiale et placé sur l'autel principal; le 1<sup>er</sup> mai 1796, après une procession solennelle, on le met dans la chapelle actuelle, alors dédiée à Saint Nicolas. Quinze mois après, nouvelle fermeture de l'église; un notaire, M. Dordelu-Ribeaucourt, sauve le tableau, le cache chez lui à l'insu de tous, même et surtout de sa femme. Deux ans après, rétablissement du culte et réintégration définitive de l'image dans sa chapelle, où elle reste en paix pendant tout le dix-neuvième siècle. En septembre 1894, couronnement solennel, qui donne lieu à des fêtes splendides, dont le souvenir est encore présent à la mémoire de ceux qui eurent le bonheur d'y assister.

En me documentant pour écrire cette notice, j'ai été stupéfait du grand nombre de miracles qui furent opérés par l'intercession de la bonne Notre-Dame, et cela d'une façon ininterrompue pendant des siècles. Je me bornerai à relater quelques-uns des plus marquants et des plus récents.

En 1869, Mme Eugénie Barre, épouse Talbot, était atteinte d'hydropisie. Le docteur Géminel la soigna sans succès. Le docteur Néve, la célébrité du moment, appelé en consultation, déclare la malade perdue à brève échéance. Madame Talbot, au moment de la procession solennelle, se fait placer dans un fauteuil et porter par trois hommes dans la rue. Des amies la soulèvent, la maintiennent et la font

passer sous le tableau ; elle est remise dans son fauteuil, reportée dans sa chambre où on la couche. Elle s'endort d'un sommeil paisible et se réveille complètement guérie.

En 1873, le jeune Alexandre Cheminon, de Nancy, dans la Haute-Marne, était atteint de coxalgie. Il était soigné sans succès par le docteur Aluyson. d'Eurville, et le docteur Lapointe, de Saint-Dizier. A ce moment-là, on n'avait pas de traitement efficace contre cette maladie, qui se terminait soit par une généralisation tuberculeuse, c'est-à-dire par la mort, ou par une ankylose de la hanche, avec raccourcissement de la jambe, flexion du genou. Ce pauvre garçon marchait péniblement avec deux béquilles ; le pied ne posait à terre que par son extrémité. Les parents désolés résolurent de le conduire à Ligny. Ils partent, sa mère, sa sœur et lui, ils assistent pieusement à la messe le jour de la fête, et le jeune Cheminon soutenu par sa mère, monte avec grande difficulté les degrés du chœur pour passer sous la Sainte Vierge. L'abbé Deschamps si dévoué aux pèlerins, après avoir fait toucher son chapelet lui demande une de ses crosses, sa mère donne celle de droite et soutient son fils en attendant qu'on la rende, mais c'était inutile le jeune malade frappe deux coups par terre avec son talon et crie : « Je n'en ai plus besoin ». Mon frère était enfant de chœur et m'a raconté cette scène émouvante. Toute l'assistance était debout, acclamant la bonne Notre-Dame. La sœur du miraculé, toute saisie, s'écrie : « Mon

Dieu, maman, quelle affaire qui nous arrive !» Ils repartent le soir et arrivent de nuit à Narcy. Le père, tout triste, veillait près du feu avec quelques amis. En entendant la voiture, il sort pour aider son fils à descendre, mais le jeune Cheminon saute à terre, son père en est tellement ému qu'il manque de tomber évanoui. La Sainte Vierge n'avait pas eu affaire à un ingrat, Cheminon se fit prêtre ; il est venu souvent en pèlerinage d'actions de grâces et il est mort il n'y a pas longtemps.

A peu près en même temps, à Saint-Dizier, une jeune fille, Mlle Anaïs Lucot, souffrait depuis trois ans d'un mal de Pott, aggravé de tuberculose pulmonaire ; encouragée par la guérison du jeune Cheminon qui avait fait grand bruit dans la région, elle vient en pèlerinage à Ligny et s'en retourne guérie. Le docteur Piérard, qui la soignait, en a délivré un certificat très explicite, qui se termine ainsi : « J'ignore ce que l'avenir nous réserve, mais quoi qu'il en soit plus tard, cela n'infirmait en rien la guérison subite et imprévue dont je suis témoin. Aussi puis-je sans crainte, M. le Curé, répéter cette belle parole d'Ambroise Paré : je la soignais, Dieu l'a guérie ».

En 1882, M. Bleuse, habitant Ligny, rue Sainte-Anne, que j'ai très bien connu, souffrait depuis 5 mois d'une arthrite du genou avec ankylose, qui le retenait au lit, et ne lui permettait de faire quelques pas que très péniblement avec le secours de béquilles. Il décide

d'aller à l'église et de passer sous la bonne Notre-Dame ; il sent un grand frisson dans ses membres, il était guéri. La reconnaissance pour la Sainte Vierge qui persista toute sa vie, était d'autant plus touchante, que par ailleurs il n'était pas un catholique très ardent.



La Vierge des Moulins, appelée autrefois «*lo Virge do Cans*» ou Vierge des Comtes, est un spécimen magnifique de la statuaire du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi elle a excité l'envie des antiquaires et des Américains qui, étant un peuple neuf, ont la passion des vieilles choses. L'un d'eux en offrit 70.000 francs or, s'engageant à la remplacer par une autre statue. La famille Toussaint, qui en était propriétaire, eut le grand honneur et le grand courage de refuser une offre aussi tentante, et de conserver à la ville un de ses plus beaux ornements. Cette Vierge contemporaine de celle de Notre-Dame du Guet de Bar, était également considérée comme «*de bonne garde*». Elle était placée sur la porte des Moulins, qui faisait partie de l'enceinte du château, et quand elle fut démolie au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle fut mise à l'endroit actuel, à l'entrée de la rue des Moulins. Une tradition orale veut qu'au moment de la révolution, elle ait été enterrée dans l'écurie du maître de poste de la Grand'rue ; après la tourmente, les chevaux grattaient et piétinaient d'une façon insolite, de sorte que le propriétaire, surpris, fit fouiller à cet endroit et retrouva la statue. A la bataille de

Ligny, le 23 janvier 1814, un boulet atteignit l'avant-bras droit. Cette Vierge fut de tout temps vénérée des Linéens. Il en existe un tableau très curieux, datant de 1630 à 1637, au moment où la peste et la famine désolaient le pays, au bas duquel il est inscrit : «Vray portrait de la Vierge miraculeuse, qui est sur la porte des Moulins à Ligny-en-Barrois». Ce tableau était placé il n'y a pas encore bien longtemps à la chapelle de la Congrégation, où il voisinait avec celui de Sainte Philomène, qui fut révélé à Mlle Sophie Mécuson par le saint curé d'Ars, qui ne l'avait jamais vu et ne savait probablement pas où était Ligny. Ce phénomène de télévision est inexplicable naturellement.

On m'objectera de nombreux cas de télépathie, c'est-à-dire de transmission de la pensée et de la volonté à distance, mais ces faits sont compréhensibles, le cerveau est un organe vivant qui peut émettre des radiations susceptibles d'être captées par un autre cerveau, tandis qu'un tableau est une matière inerte qui n'émet rien du tout. Ceux qui n'admettent pas le surnaturel nient l'évidence. Pasteur disait : «Quand un fait rigoureusement observé et contrôlé va à l'encontre d'une loi qu'on croyait exacte, il faut réformer la loi». On ne peut rien contre les faits. Ce tableau qui doit être cher à tous les Linéens, a été relégué, par un geste malencontreux, sous les orgues avec celui de la Vierge des Moulins. Espérons qu'ils reparaitront tous deux à la lumière, et qu'on pourra les admirer encore, sans se crever les yeux.

Notre-Dame des Fossés date également du XIV<sup>e</sup> siècle, mais elle est d'une facture moins élégante et moins artistique. Elle était placée contre la tour Notre-Dame comme gardienne du château. J'ai entendu raconter par les anciens qu'un jour d'attaque elle avait rempli les fossés qui étaient à sec, ce qui avait empêché le succès des assaillants. On cite un fait analogue à l'actif de Notre-Dame du Guet, qui aurait donné l'alarme à la garnison sur le point d'être surprise. Il faut croire que la chose a quelque fondement, puisque depuis des siècles, il y a une cérémonie commémorative à l'église Saint-Etienne, à laquelle se rendent toutes les paroisses de la ville. Je ne prends parti, ni pour ni contre, mais en y réfléchissant bien, il n'est pas plus difficile à la Sainte Vierge de mettre de l'eau dans un fossé, que de guérir en quelques secondes une coxalgie, un mal de Pott, ou de ressusciter des enfants morts-nés. Avons-nous vraiment le droit de sourire de la naïveté de nos ancêtres, nous qui avons avalé tant de bobards plus stupides les uns que les autres et qui sommes prêts à en avaler encore. Notre-Dame des Fossés est invoquée pour les maladies des yeux, et le jour de la descente au matin, beaucoup de pèlerins vont à la fontaine y faire leurs ablutions et dévotions. Le nombre imposant des ex-votos montre que leurs prières sont souvent exaucées.

Terminons par quelques réflexions philosophiques. Beaucoup de Français, intoxiqués par les idées du jour, se sont enorgueillis de vivre au XX<sup>e</sup> siècle, dans une ère de lumière et de progrès; ils se sont presque crus des surhommes. La Science, avec un grand S, devait ramener l'âge d'or, le bonheur pour tous, la fraternité internationale. Qu'avons-nous vu à la place de cet orgueilleux programme? Une gabegie extraordinaire, une orgie sanglante. Le siècle n'est pas encore à moitié, nous avons déjà subi deux guerres terribles, la première longue et glorieuse, la dernière dont nous ne pouvons pas être fiers; toutes les nations se battent ou se regardent au port d'armes, les yeux dans les yeux. La science nous écrase de ses bienfaits, beaucoup de ses progrès égalent diminution de la main d'œuvre, augmentation du chômage, moyens de destruction de plus en plus effrayants. Je me demande vraiment dans cent ans comment on pourra vivre sur notre malheureuse planète. Imitons donc Clovis, à qui Saint Remi disait le jour de son baptême: «Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré». Inclignons-nous bien bas, humilions-nous, demandons la protection de la Sainte Vierge et l'aide divine, car il en est maintenant comme autrefois, et comme il en sera toujours: *« l'homme propose. . . et Dieu dispose »*.







